

Hubert de Voutenay

Les trois portes

Il s'appelait François, allez savoir pourquoi... Il avait vingt ans quand il fit le songe. L'ombre de la nuit l'entourait de toutes parts. Et puis, une lueur apparut, révélant trois portes fermées et, au centre de la lueur, une silhouette indéniablement féminine, presque transparente. Et l'apparition parla :

- Vois ! Devant toi, il y a trois portes. Chacune s'ouvre sur un avenir différent. Derrière chaque porte, il y a un escalier que tu devras gravir. Chaque marche est une année de ta vie. Quand tu en auras compté quatre-vingts, tu trouveras une nouvelle porte. Alors, arrête-toi et regarde derrière toi, vers le bas de l'escalier. Si ce que tu vois te plait, alors ouvre-la. Puis, tu redescendras pour regagner ce qui est ton présent mais sache que, quoi que tu fasses, l'avenir que tu auras choisi sera ton avenir. Rien, pas même moi, ne pourra le changer.

La silhouette disparut et les trois portes se mirent à luire faiblement. François fit un pas en avant et poussa sur la première porte qui s'ouvrit sans bruit. Devant lui s'élevait un escalier fait de marbre blanc. Les marches, de faible hauteur, en étaient larges et profondes et une

rampe à balustres délicatement ouvragées en bordaient les volées. Tout autour, d'éclatantes fleurs de diamant s'épanouissaient, ondulant sous une douce brise qui les faisait chanter. Et ces voix tentatrices semblaient dire : Viens ! Tout ceci est à toi. Tu es l'homme le plus important du monde. Il monta.

A la quatre-vingtième marche, il se heurta à une porte. Déjà, il tendait la main pour en saisir la poignée mais, à temps, il se souvint des recommandations de l'apparition. Alors, il se retourna et regarda vers le bas. Las, il n'y avait plus rien à voir. Les fleurs, la musique, tout avait disparu. Le bas de l'escalier et les marches, si commodes à monter, se perdaient dans une brume grisâtre, indéfinissable. Le néant. Secouant la tête, François tourna les talons et entreprit la descente.

Face à la deuxième porte, il hésita un instant. Que lui réservait ce nouvel avenir ? Il ouvrit. Un escalier de fer escaladait le ciel qu'encombraient de lourds nuages d'orage. Les poutrelles entrecroisées, assujetties par de multiples rivets – façon tour Eiffel – supportaient d'étroites marches en caillebotis. De place en place, des poignées de fer, elles aussi, permettaient de se hisser de marche en marche. De part et d'autre, de gigantesques engrenages tournaient lentement, dégageant une impression de force aveugle et de puissance écrasante. Des grincements et des ahanements auxquels se mêlaient des gémissements mécaniques semblables à des voix humaines orchestraient cette étrange musique.

En haut des quatre-vingts marches, une nouvelle porte. Cette fois, François se retourna tout de suite et regarda en bas. Les marches qu'il venait de gravir

semblaient se déformer en d'impossibles contorsions tandis que l'air, vibrant de chaleur, en faussait la perspective. Et partout, du métal. Du métal gris, terne et brutal. Derechef, François hocha la tête. Non, décidément, cet avenir-là n'était pas pour lui non plus.

En bas, la troisième porte était légèrement entrouverte. François la poussa. Elle grinça légèrement mais se laissa complaisamment ouvrir. Devant lui, un escalier de pierre. De vieilles pierres non pas usées mais anoblies par les ans et les milliers de pieds qui les avaient gravies. L'escalier était étroit et s'enroulait de sorte que, de la première marche, on ne pouvait apercevoir la dernière. De place en place, des fenestrons en ogives l'éclairaient.

Avec un rien d'appréhension – n'était-ce pas le dernier choix qui s'offrait à lui – il posa le pied sur la première marche puis, avec décision, entreprit la grimpe. Une première surprise l'attendait. Par les étroites fenêtres encadrées de dentelle de pierre, on pouvait voir le paysage alentour. Des arbres, des champs... et puis, des maisons aux toits de tuiles roses, serrées les unes contre les autres, des maisons qui abritaient des femmes, des hommes, des enfants jeunes ou moins jeunes, avec leurs joies et leurs peines de chaque jour.

Captivé par ce qu'il voyait, de fenestron en fenestron, François oublia de compter les marches et fut tout surpris quand il se trouva devant la porte sculptée qui fermait le haut de l'escalier. Timidement, il poussa sur le battant, la porte s'ouvrit. Une étroite coursive, à

l'air libre courait devant lui qui semblait faire le tour du bâtiment. Il s'y aventura. A mesure, il découvrait un paysage selon son cœur. Le soleil inondait de lumière ce monde heureux. En se penchant un peu entre deux gargouilles polies par les ans et les intempéries, très loin, tout en bas, on distinguait, entre les toits roses, les rues de la ville où passaient et repassaient de petits points de couleur qui n'étaient autres que les habitants, rendus minuscules par la distance mais qui n'en étaient pas moins réels, et qui vquaient à leurs occupations.

Alors, François comprit qu'il avait trouvé la bonne porte, celle qui donnait un sens à sa vie : être conscient de l'existence des autres, les comprendre, les aimer.

Il lui fallait maintenant revenir au présent. Et cette fois, en descendant les marches dont chacune représentait une année de sa vie à venir, il les compta soigneusement. Et quand enfin il atteignit le sol, **il en avait compté...
...cent soixante !**

Fin